

Natacha Vellut

Comment nous poignent nos invités * ?

Nous avons invité et entendu Brice Matthieussent le 25 mai dernier. Je rappelle qu'il est tout à la fois traducteur, un traducteur reconnu, notamment de l'américain, écrivain, critique littéraire, et qu'il a été enseignant en histoire de l'art à l'École des beaux-arts de Marseille. Avec Brice Matthieussent, nous avons affaire à un professionnel de la langue, qui est notre objet commun de travail et d'élaboration.

La traduction nous offre un vaste champ de questions et de thèmes. Je ne m'arrête que sur quelques-uns.

D'abord définir ce qu'est un traducteur, ce que signifie traduire. Brice Matthieussent proposait et critiquait plusieurs définitions du traducteur.

Le traducteur comme un passeur, qui passe un texte d'une langue à l'autre, d'une rive à l'autre, d'un lecteur à un autre, trajet qu'on peut imaginer comme on déplace un bagage, une sorte de translation qui laisse de côté le fait que ce passage change le texte, le fait autre.

Le traducteur comme un faussaire qui ruse, retranche du texte, ajoute au texte, qui joue avec la connotation, la modifie, la maquille, qui se dissimule derrière l'auteur, qui hésite entre la source et la cible, entre être un sourcier ou un cibliste, qui navigue en eaux troubles ¹...

Le traducteur comme lecteur. Il s'agit alors d'une définition indispensable. Le traducteur est avant tout un lecteur. J'ai récemment évoqué la lecture dans un court texte d'introduction au numéro de février du *Mensuel*. Selon le philosophe Peter Szendy ², la lecture est un phénomène polyphonique, où au moins trois voix se mêlent : les voix du lecteur dédoublé et la voix de l'auteur. Une quatrième voix est possible, la voix de l'impératif de lecture qui ordonne : « Lis ! »

Brice Matthieussent compare la voix de l'auteur au « punctum » distingué par Barthes du « studium ». Le « punctum » est ce qui me touche,

m'affecte, ce que je ressens par-delà ou en deçà du sens des mots : une « blessure, cette piqûre, cette marque faite par un instrument pointu [...] l'idée de ponctuation [...] ces points sensibles ; précisément, ces marques, ces blessures sont des points. [...] punctum, c'est aussi : piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. Le punctum d'une photo [puisqu'il s'agit de photos dont Roland Barthes parle dans *La Chambre claire*], c'est ce hasard qui, en elle, me point (mais aussi me meurtrit, me poigne) ³ ». Le « studium » est ce qui s'étudie : « l'application à une chose, le goût pour quelqu'un, une sorte d'investissement général, empressé, certes, mais sans acuité particulière ⁴ ». Les deux, « punctum » et « studium », blessure et étude, piqûre et intérêt, se nouent dans le travail de traduction. Le lecteur-traducteur n'esquive ni l'un ni l'autre, ni la voix du texte en lui, la voix du texte qui parle en lui, ni sa voix intérieure de lecteur touché, de lecteur point (du verbe poindre), sa voix intérieure lisante. Le traducteur comme lecteur est donc un sujet divisé, divisé entre deux voix. Ce qui pose une question : tout sujet, de toute structure, pourrait-il être traducteur ?

Lacan s'était questionné sur ce que c'est que lire, sur ce qu'on peut nommer lecture. Il avait, dans le séminaire *Les Psychoses*, pointé des situations de non-lecture ⁵. On peut, dans un rêve, rêver qu'on lit, mais on ne lit pas, et on ne parviendrait pas à restituer la correspondance avec le signifiant dont il s'agirait. On peut faire semblant de lire, ce qui n'empêche pas forcément de lire ⁶. Et surtout, on connaît d'avance le texte, ce qui est une troisième situation de non-lecture. On lit ce qu'on sait déjà, on reste dans les frontières de ce qui a déjà été écrit, déjà été dit. Or, lire, ce n'est pas répéter ce qui est écrit. La lecture est une forme d'invention du texte. C'est sans doute pourquoi Yves Bonnefoy, cité par Brice Matthieussent, parle du traducteur comme « le lecteur absolu ».

J'avais, inspirée par Peter Szendy, proposé une autre définition du traducteur : le traducteur comme un couturier. Le traducteur, comme le lecteur, est un couturier du texte. Ce texte, il le pique, le poinçonne, le capitonne, le coud à d'autres textes, il en file la signification. Mais il est contraint par la matière même, par le tissu du texte, qui le guide, le contrôle, l'encadre. Brice Matthieussent avait alors évoqué la métaphore du « patron », ce patron en couture qui est un modèle réalisé en papier ou en toile, qui permet de reproduire la forme des différentes pièces d'un vêtement, avec ses mesures exactes. L'équivoque avec le patron comme chef, maître, personne qui commande à d'autres, personne qui dirige, ne vous aura pas échappé. Patron vient d'ailleurs de « patrun » : « saint sous l'invocation duquel une église est placée ⁷ ». Un maître n'est jamais loin d'un dieu, ou inversement.

Avec cette deuxième définition de « patron », patron comme Autre, comme dieu, on approche l'idée d'un « texte maître », syntagme qui est utilisé dans le champ de la traduction. On parle aussi de texte initial, de texte premier. Le texte traduit serait, lui, un texte second, comme tout texte inspiré par un autre auteur. Voilà une série d'expressions qui ne peut que nous interpeller, nous questionner. Le « texte maître » serait celui d'un auteur avant toute traduction. Mais existe-t-il un auteur avant toute traduction ? Existe-t-il un texte premier avant tout texte ? Existe-t-il un géniteur textuel ? Et qui pourrait-il être ?

La question de la paternité n'est pas absente de la question de la traduction. Qui est l'auteur d'un texte traduit est une question complexe. Et nous pouvons, plus largement, nous interroger sur la filiation d'un texte, traduit ou non. La filiation exerce ses effets et pouvoirs dans les deux sens, de l'auteur au texte, et du texte à l'auteur. Existe-t-il des textes premiers qui ne doivent rien à personne ? Et que doit un texte à son auteur, à son traducteur, à son lecteur, à ses lecteurs ?

L'amour de la langue américaine a été transmis à Brice Matthieussent par son père, passionné de la culture américaine mais qui ne lisait que des textes traduits... et il doit à un autre homme, un autre père – puisque pour nous, analystes, le père est une fonction et non un personnage de la réalité –, sa plongée dans la traduction. L'éditeur Christian Bourgois lui a en effet offert sa première traduction, de Jack Kerouac, qui en entraînera bien d'autres.

Le traducteur ne peut se départir de la question de la filiation, de ce qu'il doit à l'auteur, comme à l'éditeur, comme au père. L'auteur peut s'illusionner, lui, d'être l'auteur.

Mais qui est l'auteur ? Qui a le pouvoir de l'écrit ? Ces questions ne sont pas sans nous rappeler si ce n'est une querelle, un débat, dans les années 1970. Barthes avait publié en 1967 un essai au titre explicite « La mort de l'auteur ». Lacan avait assisté en 1969 à la conférence de Michel Foucault titrée « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». Barthes et Foucault pronostiquaient la fin de l'auteur (bien que Foucault conservât le qualificatif pour des « fondateurs de discursivité ») et interprétaient cette fin comme l'entrée dans une modernité dominée par le langage, l'écriture, le discours. On peut repérer cette éclipse de l'auteur chez Lacan lui-même : il disparaît comme sujet du texte du séminaire qu'il élabore, à mesure qu'il élabore ce texte.

Lacan était intervenu, cependant, après la conférence de Foucault, pour rappeler que l'absence d'auteur ne signifie pas l'absence de sujet : « Structuralisme ou pas, il n'est nulle part question [...] de la négation du sujet. » Le sujet n'est pas un auteur, il n'est pas maître de son texte, il est dépendant de son texte. Ce qui est à souligner, c'est « la dépendance du sujet par rapport à quelque chose de vraiment élémentaire, et que nous avons tenté d'isoler sous le terme "signifiant⁸" ». Le sujet agit un texte comme l'acteur sur une scène, mais sans savoir qui est l'auteur du texte. Le langage se substitue à l'auteur. Un savoir sans sujet, ce qui est visé dans toute analyse, ce qui est approché en fin d'analyse, n'est-il pas équivalent à un texte sans auteur ?

Barthes disait du traducteur que c'était « un aphasique du "je" », en opposition avec « le lecteur absolu » de Bonnefoy. Cherche-t-il alors, ce traducteur, dans la traduction, la réponse à sa question, qui est la question de chaque sujet : qui est cet autre qui dit « je » ? L'auteur fonctionnerait comme une énigme du « je » que le traducteur interroge, décrypte. Le « je » serait comme une opacité, à dévoiler ou plutôt à tenter de dévoiler. Dans ce sens, il n'existerait pas d'auteur mais seulement des lecteurs.

* ↑ Ce texte, présenté le 15 juin 2023, fait suite à la rencontre avec Brice Matthieussent, écrivain et traducteur, lors du séminaire Champ lacanien du 25 mai 2023.

1. ↑ Colette Sepel a rappelé l'anecdote de Milan Kundera découvrant, lors de l'émission *Apostrophes* du 27 janvier 1984, la traduction française de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* qui venait d'être publiée par Gallimard. Il se chargera ensuite de traduire lui-même ses romans.
2. ↑ P. Szendy, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, 2022, p. 40-41.
3. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980, p. 48-49.
4. ↑ *Ibid.*, p. 48.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 234-235.
6. ↑ Lacan rapporte une anecdote personnelle, issue d'un de ses voyages (dans l'Atlas), où il observe un monsieur qui tient un papier à l'envers et fait semblant de le lire. Même ainsi, cependant, ce monsieur réussit à lire quelque chose. On peut donc lire sans savoir ou avoir le pouvoir de lire.
7. ↑ <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/patron>
8. ↑ M. Foucault, *Dits et écrits*, tome I, Paris, Gallimard, 1994, p. 820-821.